

DU MÊME AUTEUR

Les Saisons de la nuit, Belfond, 1998, rééd., 2007 ; 10/18, 2000

La Rivière de l'exil, Belfond, 1999, rééd., 2007 ; 10/18, 2001

Ailleurs, en ce pays, Belfond, 2001, rééd., 2007 ; 10/18, 2003

Danseur, Belfond, 2003 ; 10/18, 2005

Le Chant du coyote, Belfond, 2007 ; 10/18, 1998

Zoli, Belfond, 2007 ; 10/18, 2008

Et que le vaste monde poursuive sa course folle, Belfond, 2009 ; 10/18, 2010

Transatlantic, Belfond, 2013 ; 10/18, 2014

Treize façons de voir, Belfond, 2016 ; 10/18, 2017

Lettres à un jeune auteur, Belfond, 2018 ; 10/18, 2019

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :
colummccann.com

Colum McCANN

Apeirogon

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Clément Baude*

belfond

À Sally

Note de l'auteur

Les lecteurs familiers de la situation politique en Israël et en Palestine remarqueront que les forces motrices qui sont au cœur de ce livre, Bassam Aramin et Rami Elhanan, existent pour de vrai. Par « vrai », j'entends que leurs histoires – et celles de leurs filles, Abir Aramin et Smadar Elhanan – ont été bien décrites, en film comme en texte.

Les transcriptions des deux hommes, dans la partie centrale du livre, ont été rassemblées à partir d'interviews menées à Jérusalem, à New York, à Jéricho et à Beit Jala. Mais partout ailleurs, Bassam et Rami m'ont autorisé à modeler et à transformer leurs mots et leurs mondes.

Malgré ces libertés, j'espère être resté fidèle à la réalité de leurs expériences partagées. Nous vivons notre vie, disait Rilke, en cercles de plus en plus larges qui passent sur les choses.

2016

1

Les collines de Jérusalem sont un bain de brume. Rami avance de mémoire sur une ligne droite et évalue la courbure du prochain tournant.

À soixante-sept ans, il se penche très bas sur sa moto, blouson rembourré, casque bien fermé. C'est une moto japonaise, une 750 cc. Un engin agile pour un homme de son âge.

Rami ne ménage pas sa moto, même par mauvais temps.

Il prend un virage serré à droite, devant les jardins où la brume, en se dissipant, révèle l'obscurité. *Corpus separatum*. Il rétrograde et dépasse une tour militaire. Les lampes à sodium ont quelque chose de nébuleux le matin. Une petite nuée d'oiseaux assombrit un instant l'orangé.

Au pied de la colline, la route plonge encore dans un autre virage, noyé par la brume. Rami passe en seconde, relâche l'embrayage, attaque le tournant en douceur et se remet en troisième. La route 1 passe sur les ruines de Qalunya : ici l'Histoire s'empile.

Il accélère au bout de la bretelle et prend la voie de droite, croisant les panneaux pour *la vieille ville*, pour *Giv'at Ram*. La route est criblée de phares matinaux.

Il se penche à gauche et slalome jusqu'à la voie de dépassement, vers les tunnels, le mur de séparation, la ville de Beit Jala. Un coup de guidon, deux possibilités : Gilo d'un côté, Bethléem de l'autre.

Ici, tout est géographie.

2

CETTE ROUTE MÈNE À LA ZONE « A »
SOUS AUTORITÉ PALESTINIENNE
ENTRÉE INTERDITE
AUX CITOYENS ISRAÉLIENS
DANGER DE MORT
ET VIOLATION DE LA LOI ISRAÉLIENNE

3

Cinq cents millions d'oiseaux survolent les collines de Beit Jala chaque année. Ils voyagent depuis la nuit des temps : huppés, grives, gobe-mouches, fauvettes, coucous, étourneaux, pies-grièches, combattants variés, traquets motteux, pluviers, souimangas, martinets, moineaux, engoulevents, hiboux, mouettes, faucons, aigles, milans, grues, buses, bécasseaux, pélicans, flamants roses, cigognes, tariers pies, vautours fauves, rolliers d'Europe, cratéropes écaillés, guêpiers, tourterelles des bois, fauvettes grisettes, bergeronnettes printanières, fauvettes à tête noire, pipits à gorge rousse, blongios nains.

C'est la deuxième autoroute migratoire la plus empruntée au monde : au moins quatre cents espèces différentes y déferlent en circulant à des altitudes différentes. De grands V prêts à klaxonner. Des voyageurs solitaires rasant l'herbe.

Chaque année, un paysage différent apparaît au-dessous d'eux : colonies israéliennes, immeubles palestiniens, jardins de toit, casernes, barrières, routes de contournement.

Certains oiseaux migrent de nuit pour échapper aux prédateurs, ils suivent leurs itinéraires sidéraux, se transforment en ellipses à cause de la vitesse, consomment leurs muscles et leurs intestins en vol. D'autres voyagent de jour pour profiter des courants thermiques ascendants, du vent chaud qui soulève leurs ailes et leur permet de planer.

Parfois, des nuées entières cachent le soleil et badigeonnent d'ombres tout Beit Jala : les champs, les terrasses escarpées, les oliveraies autour de la ville.

Allongez-vous dans les vignes du monastère de Crémisan, vous verrez, à toute heure du jour, les oiseaux dans le ciel, empruntant leurs couloirs bavards.

Ils se posent sur les arbres, les poteaux télégraphiques, les câbles de raccordement électrique, les châteaux d'eau, et même sur le rebord du Mur, où ils sont parfois la cible des jeunes lanceurs de pierres.

4

Jadis, une fronde était constituée d'une poche en peau de vache, de la taille d'un cache-œil, percée de petits trous et maintenue par

des lanières en cuir. Les frondes étaient conçues par des bergers pour dissuader les prédateurs d'attaquer leurs troupeaux itinérants.

La poche était tenue dans la main gauche du frondeur, les cordelettes dans la droite. Il fallait un entraînement considérable pour manier l'objet avec précision. Une fois la pierre posée dans la poche, les lanières étaient tendues à fond. Le frondeur faisait tourner la fronde au-dessus de sa tête plusieurs fois, en larges cercles, jusqu'à ce que survienne le lâcher. La poche s'ouvrait et la pierre décollait. Certains bergers pouvaient atteindre à deux cents pas une cible aussi petite qu'un œil de chacal.

La fronde ne tarda pas à se faire une place dans l'art de la guerre : sa capacité à enflammer un escarpement et les murs crénelés en fit un élément crucial dans les assauts contre les villes fortifiées. On engageait des légions de frondeurs de longue portée. Ils revêtaient une armure sur tout le corps et se déplaçaient dans des chariots remplis de pierres. Quand le terrain devenait impraticable – douves, tranchées, ravins désertiques asséchés, talus escarpés, rochers en travers de la route –, ils descendaient et poursuivaient à pied, leur carquois décoré en bandoulière. Les carquois les plus profonds contenaient jusqu'à deux cents petites pierres.

En vue de la bataille, il était courant de peindre au moins une des pierres. Le talisman était alors placé au fond du carquois quand le frondeur partait à la guerre avec l'espoir de ne jamais avoir recours à la dernière pierre.

5

En marge de la bataille, des enfants – huit, neuf, dix ans – étaient enrôlés pour chasser du ciel les oiseaux à coups de fronde. Ils attendaient au bord des *wadis*, se cachaient dans les buissons du désert, tiraient

des pierres depuis les murs fortifiés. Ils visaient les tourterelles, les cailles, les oiseaux chanteurs.

Certains oiseaux étaient capturés vivants. Ils étaient rassemblés et mis dans des cages en bois, les yeux crevés afin qu'ils croient vivre dans une nuit permanente : à la suite de quoi ils se gavaient de graines des jours durant, sans discontinuer.

Engraissés jusqu'à atteindre deux fois leur taille de vol, ils étaient cuits dans des fours d'argile, puis servis avec du pain, des olives et des épices.

6

Huit jours avant sa mort, après une spectaculaire orgie de nourriture, le président français François Mitterrand commanda un ultime repas d'ortolan, un minuscule oiseau chanteur à la gorge jaune, pas plus grand que son pouce. Ce mets incarnait à ses yeux l'âme de la France.

L'équipe de Mitterrand supervisa la capture des oiseaux sauvages dans un village du Midi. On graissa la patte des policiers du coin, on organisa la chasse, et les oiseaux furent capturés au lever du jour, dans des filets très fins posés en lisière de forêt. Les ortolans furent mis en cage et emmenés dans un fourgon opaque jusqu'à Latche, la maison de campagne où Mitterrand avait passé ses étés d'enfance. Le sous-chef de cuisine sortit de la maison et rentra les cages. Les oiseaux furent nourris deux semaines, jusqu'à devenir assez gros pour éclater, puis maintenus par les pattes au-dessus d'une cuve d'armagnac pur, plongés tête la première et noyés vivants.

Le chef les pluma, les sala, les poivra, les fit cuire sept minutes dans leur propre graisse et les disposa dans une cassolette blanche tout juste

chauffée.

Lorsque le plat fut servi, la pièce lambrissée – il y avait la famille de Mitterrand, sa femme, ses enfants, sa maîtresse, ses amis – sombra dans le silence. Mitterrand se redressa sur sa chaise, écarta les couvertures sur ses genoux, but une gorgée de château-haut-marbuzet millésimé.

« La seule chose intéressante est de vivre », dit-il.

Il dissimula sa tête sous une serviette blanche pour inhaler les fumets des oiseaux et, comme l'exigeait la tradition, se cacher du regard de Dieu. Il prit les oiseaux et les mangea entièrement : la chair succulente, la graisse, les viscères amers, les ailes, les tendons, le foie, le rognon, le cœur chaud, les petits os du crâne qui craquent sous la dent.

Il lui fallut plusieurs minutes pour terminer son plat, le visage caché du début à la fin sous la serviette blanche. Sa famille entendait le bruit des petits os qui se cassaient.

Mitterrand s'essuya la bouche, mit de côté la cassolette en terre cuite, releva la tête, sourit, souhaita bonne nuit et partit se coucher.

Il jeûna pendant les huit jours et demi suivants, jusqu'à sa mort.

7

En Israël, les oiseaux sont pistés par des radars sophistiqués installés le long des itinéraires de migration dans tout le pays – Eilat, Jérusalem, Latroun –, en liaison avec les installations militaires et les bureaux du contrôle aérien de l'aéroport Ben-Gourion.

Les bureaux de Ben-Gourion sont dernier cri, équipés de vitres fumées. Des banques d'ordinateurs, des radios, des téléphones. Une équipe

d'experts rompus à l'aéronautique et aux mathématiques observe les modèles de vol : la taille des groupes, leur trajet, leur forme, leur vitesse, leur altitude, leur comportement attendu en fonction de la météo, leur réaction possible face aux courants aériens, aux siroccos, aux tempêtes. Les opérateurs créent des algorithmes et envoient des messages d'alerte aux contrôleurs aériens et aux lignes commerciales.

Une autre ligne directe est dévolue à l'armée de l'air. *Étourneaux à 1 000 pieds nord du port de Gaza, 31.52583°N, 34.43056°E. Quarante-deux mille grues du Canada à environ 750 pieds au-dessus côte sud de la mer Rouge, 20.2802°N, 38.5126°E. Mouvement inhabituel d'oiseaux à l'est d'Acre, alerte garde-côtes, tempête imminente. Vol prévu, oies du Canada, est de Ben-Gourion à 0200 heures, coordonnées exactes à déterminer. Deux grands-ducs du désert vus dans arbres près piste atterrissage hélicoptères B, sud d'Hébron, 31.3200°N, 35.0542°E.*

Les ornithologues sont surtout sollicités à l'automne et au printemps, quand les grandes migrations battent leur plein : parfois leurs ordinateurs ressemblent à des tests de Rorschach. Ils sont en liaison avec des observateurs d'oiseaux au sol, même si un bon professionnel peut déterminer l'espèce dont il s'agit uniquement par la forme du vol sur le radar et l'altitude à laquelle il arrive.

À l'école militaire, les pilotes de chasse sont formés aux modèles complexes de migration des oiseaux, afin d'éviter de tomber en vrille dans ce qu'ils appellent les zones de peste. Tout a son importance : une grande flaque près de la piste peut attirer une volée d'étourneaux ; une plaque d'huile peut rendre glissantes les ailes d'un oiseau de proie et le désorienter ; un feu de forêt peut faire dévier de sa route un troupeau d'oies.

Pendant les saisons de migration, les pilotes essaient de ne pas voler trop longtemps à moins de trois mille pieds d'altitude.

8

Un cygne peut être aussi fatal au pilote qu'un tir de lance-roquettes.

9

À l'automne de la première Intifada, deux oiseaux migrant de l'Europe vers l'Afrique du Nord furent trouvés dans les filets japonais posés sur les pentes occidentales de Beit Jala. Ils étaient emmêlés côte à côte, les pattes prises dans un même fil, et leurs ailes battaient avec une telle frénésie qu'on aurait dit, à première vue, un seul et unique oiseau de forme bizarre.

Ils furent découverts par un garçon de quatorze ans, Tarek Khalil, qui les jugea d'abord trop petits pour être des migrateurs : peut-être étaient-ce des fauvettes à tête noire. Il se rapprocha. Leur pépiement de douleur le surprit. Il les délivra, les plaça dans deux sacs en tissu puis les remonta jusqu'à la station de baguage des oiseaux pour les faire identifier et baguer : longueur des ailes, taille de la queue, poids, sexe, pourcentage de graisse corporelle.

C'était la première fois que Tarek voyait de telles créatures : magnifiques, mystérieuses, la tête verte. Il feuilleta les guides, parcourut les archives. Des oiseaux chanteurs, vraisemblablement originaires d'Espagne, de Gibraltar ou du Sud de la France. Il ne savait pas bien quoi faire d'eux. Son travail consistait à poser une toute petite bague en métal autour de leurs pattes, au moyen de pinces et d'un anneau numéroté, afin que leur migration puisse être recensée. Après cela, il les relâchait.

Tarek prépara les bagues. Les oiseaux étaient si fins qu'ils ne pesaient guère plus lourd qu'une cuillerée d'épices. Les anneaux en métal

risquaient, pensait-il, de les déséquilibrer dans leur vol.

Il hésita un instant, les remit dans les sacs en tissu et les rapporta chez lui, à Beit Sahour. Il gravit les rues en pierre escarpées en tenant les oiseaux dans leurs sacs. Des cages étaient suspendues dans sa cuisine. Pendant deux jours, les ortolans furent nourris et abreuvés par les deux sœurs de Tarek. Au troisième jour, il ramena les oiseaux chanteurs sur le flanc de la colline pour les relâcher, non bagués, au milieu des abricotiers.

Avant de s'envoler, l'un des oiseaux resta quelques instants dans sa main. Tarek le retourna entre ses doigts. Les griffes pincèrent un cal sur sa main. Le minuscule cou se tourna contre la partie molle de sa paume. L'oiseau se redressa, incertain, puis disparut en voletant.

Ces deux oiseaux, il le savait, ne seraient pas recensés. En guise de souvenir, l'adolescent enfila les deux bagues en aluminium – avec leur numéro de série – sur un fin collier d'argent.

Deux mois plus tard, Tarek sentait les bagues rebondir sur sa gorge tandis qu'il descendait dans la rue de la Vierge-Marie, avec ses grands frères, pour lancer des pierres.

10

La station de baguage de l'école Talitha Koumi est une des deux seules de son genre en Cisjordanie : elle fait partie d'un centre environnemental, aux côtés d'un muséum d'histoire naturelle, d'un programme de recyclage, d'un projet de traitement des eaux, d'une unité pédagogique et d'un jardin botanique plein de jasmins, de roses trémières, de chardons, d'orties à pilules et de rangées de harmals à fleurs jaunes.

Le centre surplombe le Mur qui serpente à travers le paysage. Au loin, les toits bien alignés des colonies, en terre cuite, s'étagent sur les collines, entourées de clôtures électrifiées.

Dans la vallée, il y a tant de routes, de ponts, de tunnels et d'appartements nouveaux que les oiseaux gravitent tous vers la petite partie de la colline où ils peuvent se reposer et se nourrir, parmi les arbres fruitiers et les longues herbes.

Parcourir les quatre hectares du centre environnemental, au milieu des tamaris, des oliviers, des figuiers de Barbarie et des arbustes en fleur des terrasses, c'est comme faire le tour d'un poumon qui se rétracte.

11

Souvent, on peut voir un dirigeable blanc s'élever au-dessus de Jérusalem et flotter dans le ciel, disparaître, puis remonter, disparaître. Depuis les collines de Beit Jala – à quelques kilomètres de là –, le dirigeable banalisé ressemble à un petit nuage, à une papule blanche et molle, à un œstre.

De temps en temps, des oiseaux s'y perchent, font du stop, dérivent paresseusement sur deux ou trois kilomètres, avant de redécoller : un rossignol prenant du bon temps sur le dos d'un aigle.

Le ballon dirigeable, surnommé Fat Boy Two par son équipage israélien et les techniciens radar, plane en général à une altitude d'environ mille pieds. Il est en Kevlar et en aluminium. Une cabine en verre est fixée à sa base. La salle de treize hommes est équipée d'une série d'ordinateurs et de caméras infrarouges assez puissantes pour repérer et identifier les chiffres et les couleurs de n'importe quelle plaque d'immatriculation sur l'autoroute, même celles qui passent à toute vitesse.

12

La plaque d'immatriculation de Rami est jaune.

13

Il jette un coup d'œil sur l'horloge de sa moto, puis sur sa montre. Un instant de perplexité. Une heure de différence. L'heure d'été. Régler la montre est chose facile, mais il sait que la journée en sera affectée. Chaque année, c'est la même chose : pendant quelques jours au moins, Israël et Palestine ont une heure de décalage.

En attendant, il n'y a rien à faire. Inutile de rentrer chez soi. Il pourrait tuer le temps en restant un peu plus longtemps sur l'autoroute. Ou emprunter certaines routes secondaires, dans les vallées. Se trouver une petite portion de route où il pourrait faire cracher sa moto, mettre un peu de peps dans sa journée.

Il repasse en quatrième, l'œil rivé sur l'aiguille rouge du compte-tours. Il dépasse un dix-huit roues, puis se remet tranquillement en cinquième.

14

Quand elle est tirée d'un tube métallique à l'extrémité d'un M-16, une balle en caoutchouc quitte le canon du fusil à plus de 160 km/h.

Les balles sont assez grosses pour être vues, mais trop rapides pour être évitées.

Elles furent étrennées en Irlande du Nord, où les Britanniques les surnommaient les casse-genoux : elles étaient censées être tirées vers le sol, puis rebondir et atteindre les jambes des émeutiers.

15

La balle qui tua Abir parcourut l'air sur quinze mètres avant de percuter l'arrière de sa tête, broyant les os du crâne comme ceux d'un petit ortolan.

Elle était allée à l'épicerie, acheter des bonbons.

16

Pour deux shekels, Abir aurait pu s'offrir un bracelet sur lequel il était inscrit *Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément...* Au lieu de ça, elle acheta deux *iswarit mlabase* : des bonbons durs roses, orange, jaunes et bleu clair, enfilés sur une ficelle à la manière d'un bracelet.

Elle fit glisser les deux shekels sur le comptoir jusqu'à la paume de la marchande, qui sortit les bracelets d'un grand bocal en verre.

Pendant qu'elles avançaient vers les portes de l'école, Abir donna le deuxième bracelet à sa sœur Arin.

17

Chaque jour depuis qu'Abir a été tuée, Bassam va à la mosquée dans l'heure qui précède le lever du soleil pour dire les prières surrogatoires d'avant l'aurore.

À quarante-huit ans, il se déplace dans l'obscurité en boitant légèrement, une cigarette au creux de la main. Il est mince, élancé, affûté. Son boitement est l'empreinte qu'il laisse sur le monde : sans cela, il pourrait presque passer inaperçu. Cependant, derrière la mauvaise jambe se dissimulent une agilité et une vigueur surprenantes, comme s'il

pouvait à tout instant se départir de son boitillement et l'abandonner derrière lui.

Dehors, il laisse tomber sa cigarette sur l'allée, l'écrase sous ses baskets. Seul au monde, il lisse sa chemise blanche avec le bas de sa paume, monte les marches, ôte ses chaussures, entre du pied droit, s'agenouille au fond de l'entrée et s'incline devant son Dieu illimité.

Il prie pour sa femme, pour ses cinq enfants, pour le souvenir d'Abir. *Allah, épargne-nous des horreurs, qu'elles soient visibles ou cachées.* Une par une, les perles de prière glissent lentement de ses doigts vers l'autre côté de sa main.

Quand le premier soleil s'agrippe aux fenêtres, un petit rai d'ombre tricote des mailles sur les marches en pierre. Bassam nettoie le sol avec un balai en paille et déroule les tapis qui sont posés debout, cylindriques, contre le mur oriental.

L'odeur de charbon et de chanvre provient de l'extérieur. Le ronronnement de la circulation qui s'anime, le réconfort du muezzin, l'aboiement des chiens errants.

Bassam progresse méthodiquement le long de l'entrée, il couvre tout le sol de tapis, suivis des bonnets et des chapelets pour la première des prières du jour.

18

Petite ville de l'entre-deux, Anata s'apparente à un curieux archipel urbain – une ville palestinienne, en Cisjordanie, sous occupation israélienne, au sein du gouvernorat de Jérusalem. Elle est presque totalement cernée par le mur de séparation.

Quelques belles demeures sont juchées au sommet des collines – pierre blanche, colonnes de marbre, grandes voûtes, hautes fenêtres –, mais elles laissent vite place, en bas, au chaos.

La descente est raide et abrupte. Les paraboles poussent sur les toits comme des champignons. Les pigeons crient dans des cages. Le linge claque sur des cordes tendues entre les appartements. Des garçons torse nu à vélo louvoient entre les nids-de-poule. Au pied des collines, ils circulent au milieu des bennes dégueulant d'ordures et des déchets entassés.

Il y a beaucoup de circulation dans les rues, mais pas de feux rouges. Du néon partout. Magasins de pneus, boulangeries, stands de réparateurs de portables. Les hommes feignent la nonchalance dans l'ombre. Des nuages de fumée de cigarette planent au-dessus d'eux. Les femmes pressent le pas sous leurs hijabs. Des carcasses d'agneaux esseulées sont pendues à des crochets d'acier devant les boucheries. De la musique pop s'échappe des haut-parleurs. Partout, des morceaux de gravats.

La ville est adossée au camp de réfugiés de Shu'fat. Shu'fat se construit vers le haut, immeuble après immeuble. Nulle part d'autre où aller que le ciel.

S'il est facile d'entrer dans le camp – il suffit pour cela de franchir le tourniquet en métal au checkpoint –, il est plus compliqué d'en sortir. Pour aller à Jérusalem, une carte d'identité ou une autorisation est nécessaire. Pour rejoindre le reste de la Cisjordanie – ce que, comme Bassam, vous devez faire si vous avez une plaque d'immatriculation verte –, il n'y a pour seule issue qu'une route défoncée.

19

Un poumon qui se rétracte.

20

Figurez-vous les choses ainsi : vous êtes à Anata, à l'arrière d'un taxi, avec une jeune fille dans vos bras. Elle vient de prendre une balle en caoutchouc à l'arrière de la tête. Vous vous rendez à l'hôpital.

Le taxi est bloqué au milieu de la circulation. La route qui passe par le checkpoint de Jérusalem est fermée. Au mieux, vous serez arrêté si vous tentez de traverser illégalement. Au pire, le chauffeur et vous serez abattus pendant que vous transporterez l'enfant abattue.

Vous baissez les yeux. L'enfant respire encore. Le chauffeur pose la main sur le klaxon. La voiture derrière vous klaxonne. La voiture devant vous s'y met aussi. Le bruit redouble et redouble encore. Vous regardez par la vitre. Votre voiture longe au pas une montagne d'ordures. Des sacs en plastique claquent dans le vent. Vous n'allez nulle part. La chaleur est écrasante. Une goutte de sueur coule de votre menton sur le siège en plastique.

Le chauffeur klaxonne encore. Le ciel est bleu, avec des rubans de nuages déchirés. Quand la voiture avance, sa roue avant tombe dans un énième nid-de-poule. Les nuages, pensez-vous, sont ce qui se déplace le plus rapidement autour de vous. Puis il y a du mouvement : deux hélicoptères tournoient dans le bleu.

Vous aimeriez descendre et transporter l'enfant fracassée dans vos bras, mais vous devez lui soutenir la tête et essayer de ne pas bouger tandis que rien d'autre au sol ne bouge non plus.

21

Le Jérémie de la Bible – également appelé le Prophète Pleureur, choisi par Dieu pour prévenir des désastres imminents – est censé avoir vu le jour dans l'antique Anata. On trouve son portrait au plafond de la chapelle Sixtine de Rome, peint par Michel-Ange au début du XVI^e siècle.

Sur cette peinture, qui se trouve à côté de l'autel, près du fond de la chapelle, Jérémie est assis, barbu et maussade, vêtu d'une longue robe couleur saumon, le doigt posé en travers de sa bouche, les yeux baissés.

22

Encore à ce jour, Bassam est hanté par le bracelet de bonbons de sa fille. À l'hôpital local, il fut rejoint par le chauffeur de taxi et la commerçante qui avait fait le trajet à l'arrière avec Abir. La chaussure d'Abir avait été remise sur son pied, mais le bracelet de bonbons avait disparu : il n'était pas dans sa main, pas à son poignet, pas dans ses poches.

Dans la salle d'opération, Bassam lui baisa le front. Abir respirait encore. Les appareils médicaux bipaient faiblement. C'était le genre d'hôpital qui avait besoin d'avoir son propre hôpital. Les médecins faisaient tout leur possible, mais ils disposaient de peu d'équipement en état de marche.

Il fut décidé qu'elle serait transférée à l'hôpital Hadassah, à Jérusalem. Un trajet de vingt minutes, au-delà du Mur.

Deux heures plus tard – toujours coincé à bord d'une ambulance près du checkpoint –, Bassam plongea la main dans le cartable de sa fille et retrouva les bonbons sous son livre de maths.

23

Le tir provenait de l'arrière d'une Jeep en mouvement. À travers un rabat métallique dans la porte arrière, dix centimètres sur dix.